Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

74 | 2017

Claudine Normand, une vie dans le langage

Benveniste, théories d'un enchantement

Patrick Dahlet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1771>

DOI : 10.4000/linx.1771

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 31 juillet 2017

Pagination : 189-204

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Patrick Dahlet, « Benveniste, théories d'un enchantement », *Linx* [En ligne], 74 | 2017, mis en ligne le 15 mars 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1771> ; DOI : 10.4000/linx.1771

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Benveniste, théories d'un enchantement

Patrick Dahlet

- 1 Le monde du langage n'a rien de naturel puisque c'est un monde d'énonciation. Un monde fabriqué donc par notre langage et qui doit être étudié comme tel, sans que puisse (ni doive) pourtant jamais être écarté le fantasme qui accompagne sa (re)production, comme son ombre et sa lumière : celui d'un fondement naturel de nos mots, dont l'articulation et la mélodie vaudraient alors comme manifestation de la substance et de la vérité du monde.
- 2 C'est ainsi que je synthétiserai ce que j'ai entendu de Claudine Normand au long de presque trente ans de rencontres régulières avec la personne et ses travaux, en France et au Brésil. J'ai tout de suite aimé sa « linguistique douce », depuis les avant-postes de la philosophie, de la psychanalyse et de la poésie, qui savait tanguer et bouger avec son objet, se gardant de dire si ses tremblements se produisaient à l'intérieur ou à l'extérieur, tout en suivant leurs trajectoires au sein du langage et sans jamais exclure qu'ils proviennent de notre corps : « Mon hypothèse est que le langage fait partie, intimement, de toutes les phases d'union-séparation et qu'il ne faut pas se limiter où il est considéré comme acquis, comme s'il était séparé de la fusion originare par le symbolique » (Normand, 2010 : 154).
- 3 Jamais oublieuse de cette composante limite d'acuité sidérante, qui pose la question de l'introuvable place du chercheur disséminée dans cette latence du langage, la lecture « au ras des textes » et la confrontation de l'incertain sujet de l'énonciation à la scansion d'un signifiant toujours dans l'attente de se dire, poursuivies par Claudine, à distance de toute solidité normée qui parasiterait l'éclair(age) théorique, m'ont passionnément inspiré pour tenter de reconstruire (modestement) à mon tour l'inévitable conception de l'énonciation dans un ensemble de textes princeps, comme une *architecture*, non pas de la *douleur*, pour renvoyer à la formule de Lacan, mais des *tremblements*, qui fasse place aux battements et déchirements, autant dans leurs structures que dans leurs lectures. Une architecture de tremblements qui, à la manière de Claudine, inclut dans la compréhension épistémologique de la constitution du champ théorique de l'énonciation

la part du rêve qui le rattache au sentiment humain – le fantasme dont on a parlé plus haut – de la magie du langage et du prodige de son œuvre.

- 4 Le *vert paradis des amours enfantines* affleure dans les couloirs dérobés du langage que Claudine Normand arpente. Mais il ne s'agit pas de motiver l'arbitraire en ajournant la cavité du signe énonciatif. Ou si cela se produit, c'est dans la frange extrême du raisonnement. L'important à mon sens est que le raisonnement de Claudine recherche singulièrement chez Benveniste le sujet de l'énonciation – en l'absence du terme qui n'apparaît nulle part, comme elle le révèle (1986 : 202) – en un lieu où la fracture du signe, entre langue et discours, devient une expérience consciente et problématique, plutôt que d'être l'objet d'un refoulement qui évite de concevoir comment, à un certain moment, du sujet entre en action avec la langue comme discours.
- 5 En écho à ce raisonnement, inspiré par ses vues et traversé par son trouble, j'ai moi-même à mon échelle exploré les potentialités de l'extension signifiante de l'énonciation dans le texte benvenistien. En faisant l'hypothèse que l'expérience subjective qui (ne) s'énonce (pas) dans la théorie lui fournit, un peu sur le mode d'une conception des passages, dans l'entre-deux de la frontière des mots et des choses, l'espace imaginaire qui la constitue : le moment ravissant où le sujet se sent à la mesure de sa sujétion au langage, identique à l'expérience énonciative qui le met en mouvement.

1. De part en part, sujet de langage

- 6 Le rôle que s'assigne Benveniste en tant que linguiste est des plus malaisés et des plus fantastiques aussi. Rôle des plus malaisés pour bien des raisons : fondamentalement parce que la systématisation du linguiste n'y est ni sourde, ni aveugle à l'intervention active du sujet-locuteur, désireux de langage commun qu'il est aussi ; et par suite, parce que l'énonciation est convoquée là pour construire l'inévitable distorsion des mots et de l'objet, comme de la science qui peut en rendre compte.
- 7 Mais c'est un rôle des plus fantastiques aussi, puisque, au-delà de la limite même du champ de vision et d'attente (« continuer Saussure et aller plus loin », promet Benveniste, on le sait, à tous ceux qui espèrent qu'il ouvrira fidèlement la clôture structurale), le linguiste construit, dans un jeu d'emboîtements ininterrompus, une théorie orientée, sans pourtant s'y abandonner, par les effets de (ré)union que nous en connaissons et, surtout, que nous en souhaitons dans notre logique de sujets : le langage essence du sujet qu'il pose, le dialogisme de l'énonciation en parfaite concordance avec l'univers des uns et des autres qu'il fonde, ce tissu de signes, pas seulement et précisément différentiels, qui forment aussi un texte imaginaire, l'« illusion d'une théorie globale, 'fantastique', du sens et de la culture » (Normand, 1986 : 193)
- 8 Car telle est bien, dans la sinueuse complexité de ses méandres, aussi excitante (quelquefois), qu'apaisante et fascinante (toujours), la grande leçon d'humanité de Benveniste : que le transcendantal, s'il existe, se dénomme d'un mot : langage. Sans pour autant que l'on puisse affirmer, ou plutôt accepter, que l'humain et le linguistique s'identifient sans reste, d'où les si troublantes circumductions de la théorie benvenistienne, pour saisir l'insaisissable d'un sujet qui se constitue totalement à travers le langage, sans cesser de se voir exister avant et après.
- 9 Ce qui de cet agir et de ces rebondissements importe le plus, me semble, à l'occasion de cet hommage, pouvoir être délimité aujourd'hui de cinq façons.

- 10 Tout d'abord, en constatant que tout en révéralant, comme Bally, l'accréditation saussurienne de l'arbitraire du signe (« c'est comme une vérité [...] incontestée en fait, que Saussure a enseigné que la nature du signe est *arbitraire* » (Benveniste, 1966 : 49)), Benveniste délocalise le truchement de son nouage, du rapport du signifiant et du signifié à la rivalité du signe et du réel (« Ce qui est arbitraire, c'est que tel signe, et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la réalité, et non à tel autre » (1966 : 51-52), et entreprend alors la (dé)mesure de la subjectivité linguistique, à partir d'un triple déplacement de l'arbitraire : d'une part, la différenciation de sa représentation entre l'intuition des locuteurs d'une continuité fidèle de l'ordre des signes à l'ordre des choses – « Pour le sujet parlant, il y a entre la langue et la réalité adéquation complète : le signe recouvre et commande la réalité : mieux il est cette réalité » (1966 : 52) ; d'autre part les définitions alternatives du signe comme *dénomination*, *désignation* ou *symbole* (1966 : 55) ; le troisième déplacement correspondant à la mise entre parenthèses provisoire de la question du soubassement métaphysique de l'arbitraire linguistique : l'« accord entre l'esprit et le monde, problème que le linguiste sera peut-être un jour en mesure d'aborder avec fruit, mais qu'il fera mieux pour l'instant de délaissier » (1966 : 58).
- 11 À la croisée de ces déplacements émergent une mise en question possible du métalangage et, incontournable, le chevauchement dans le geste théorique, des tâtonnements du linguiste et des compensations du locuteur. Le « linguiste, parce qu'il est aussi ce sujet parlant qui croit que ce mot dessine la réalité de façon simple et directe, comme un tableau, ne peut pas ne pas penser qu'on récupère la réalité en soi au sein de chaque signe » (Dahlet, 2006 : 139). C'est ce qui peut notamment s'inférer de la double entente possible de cette appréciation de Benveniste : « À vrai dire le point de vue du sujet et celui du linguiste sont si différents que l'affirmation du linguiste quant à l'arbitraire des désignations ne réfute pas le sentiment contraire du sujet parlant » (1966 : 52).
- 12 Quelle que soit l'interprétation que l'on fasse de ces prises de positions de Benveniste dans l'arbitraire d'à côté, j'ajouterais présentement qu'elles mettent au premier plan l'enjeu à la fois ontologique – l'être du monde et celui de la pensée sont-ils solubles ? – et épistémologique de la linguistique, puisqu'on le sent bien, à travers l'intrication des représentations contraires du théoricien du langage et du sujet parlant qui se présente dans la partition de la langue et du discours, c'est l'unité même de la science qui est en jeu.
- 13 Dans une culture scientifique attachée à formaliser et à analyser son objet indépendamment du sujet, la démarche de Benveniste (et je dis bien *démarche*, qui mêle objet et sujet, plutôt que *méthode* qui isole l'objet du sujet) (me) capte parce qu'elle n'arrête pas de montrer, au prix de repliements et d'ouvertures en cascade, que le résultat scientifique est le produit du croisement des deux, ou mieux ce croisement lui-même.

2. L'étoilement du tout énonciatif

- 14 Des embranchements théoriques du texte benvenistien, je retiendrai, en second lieu, qu'il fait constitutivement apparaître son objet énonciatif comme quelque chose de difficilement thématizable. L'altercation énonciative de la subjectivité apparaît plus comme un horizon que comme un objet, en tout cas jusqu'à ce qu'apparaisse un double

objet, « la signifiante des signes et la signifiante de l'énonciation » (Benveniste, 1974 : 65) qui le révèle en le lançant sur des trajectoires de fuite.

- 15 De ce difficile à thématiser témoigne la différence, au sein de la seule élaboration benvenistienne, des attributions sémantiques successives et/ou concurrentes du mot *énonciation* même, et la multiplicité des programmes – indiciel, perceptif, métalinguistique – et des sites – discursifs, cognitifs, opératoires, symboliques – conçus pour détourner et partager les frontières de l'objet (Dahlet, 1997 : 196 – 204).
- 16 L'étoilement de ces options met bien entendu en question, comme l'a explicité Claudine Normand, un mode de lecture cloisonné, abusivement clair, de son oeuvre. Il n'y a pas d'un côté un ensemble de textes centrés sur l'énonciation, réunis sous les intitulés « L'homme dans la langue » et, dans une proportion moindre, « La communication », au sein de chacun des deux volumes des *Problèmes de linguistique générale* et de l'autre des études de linguistique générale ou de grammaire comparée qui ne voudraient rien en savoir. Il y a de l'énonciation drue d'un bout l'autre, mais à un degré et d'allure variables, non pas systématisée en un concept unaire, mais systématisant des cohérences multiples et partielles, qui s'enlèvent sur fond de manque : « l'entreprise théorique de Benveniste m'apparaît comme une 'synthèse heureusement malheureuse', ou, si cet oxymoron semble trop précieux, une 'synthèse manquée', de façon analogue à un 'acte manqué', dont on sait que c'est par le manqué qu'il réussit » (Normand, 1986 : 193).
- 17 Cet étoilement cependant dit aussi l'ambition intégrale de Benveniste : non pas seulement la formalisation de l'énonciation et l'élucidation de la signification, mais la mise au jour, par le biais de l'ubiquité énonciative de la langue, de nouvelles connexions du langage, voire la refonte de son pouvoir signifiant. Au service de cette volonté totalisante, il y a l'importance de la complémentarité du programme *indiciel*, connu pour sa description méthodique des paramètres et conditions d'organisation formelle de l'énonciation, et du programme moins connu, que j'ai appelé *perceptif*, en raison de sa filiation phénoménologique (autre attestation, s'il en faut, de l'ambition globale de Benveniste, puisqu'elle requiert pour son objet la philosophie aux côtés de la linguistique), et qui a pour originalité, en soulignant que la position régissante serait d'abord celle de l'objet, d'où serait concédée une place au sujet (cf. par exemple, les valeurs, selon Benveniste, de *pro* et *prae* (1966 : 133) , du mot sanscrit *panthah* (1966, 297) , du rapport de possession instauré par *habeo pecuniam* (1966 : 197) ou encore de la préposition allemande *vor* (1974 : 140), d'introduire le sujet passionnel dans le sujet performant du programme indiciel.
- 18 C'est la déclinaison de cette complémentarité qui m'a fait dire que « À l'interface de ces deux programmes, le sujet théorisé comme instance d'énonciation n'est donc pas à concevoir, de façon élémentaire, dans la distance qui sépare un point origine de son corrélat linguistique mais comme la démarcation, à la frontière de la performance et de la passion, d'une relation (ou de l'image d'une relation) d'un sujet qui évolue avec son objet. Il prend, au croisement des cheminements énonciatifs de Benveniste, la réalité complexe d'un acte contingent et de sa nécessité émotive, d'une affirmation toujours modifiable par l'expression d'une passion, l'une et l'autre sous la détermination de règles qui permettent et obligent à la fois cette individuation linguistique » (Dahlet, 1996 : 105).
- 19 En troisième lieu, je dirais que l'agir benvenistien, contrairement à ce qu'on a pu en dire, ne ramène pas le problème de la subjectivité dans le langage à la présence / absence d'un ensemble de marques linguistiques dans le discours. Bien loin de là. Parce que celles-ci ne correspondent qu'à une infime partie, la partie émergée de ce mouvement flottant que

compose la subjectivation de la langue : toute construction de langue, si désactivée soit son instanciation, suppose l'effet d'un *je dis* qui s'y conjecture: « un '*cela est*' qui relie l'agencement linguistique au système de la réalité » (Benveniste, 1966 : 154). Mais aussi parce que, sous l'inspiration phénoménologique, la subjectivité est instruite, autant par les propriétés de l'acte de référenciation linguistique qui l'associe au concept de valeur – valeurs fluctuantes d'un rapport noué entre termes dans l'espace du discours – que par les contours de l'objet qui repère un sujet thymique et commande son adhésion.

- 20 En quatrième lieu, si on considère attentivement ce que Benveniste écrit de la nature particulière du pronom *je*, c'est un agir qui signifie un *ego* en tant que doublement médiatisé par l'interposition signifiante du langage: « Il n'y a pas de concept 'je' englobant tous les 'je' qui s'énoncent à tout instant dans les bouches de tous les locuteurs [...] À quoi donc *je* se réfère-t-il? À quelque chose de très singulier, qui est exclusivement linguistique [...]. La réalité à laquelle il renvoie est la réalité du discours. C'est dans l'instance de discours où *je* désigne le locuteur que celui-ci s'énonce comme 'sujet' » (Benveniste, 1966 : 261-262). L'énonciation cesse ici d'être un simple moyen pour devenir la réalisation de ce sujet qui n'aurait pas de réalité sans elle. Mais elle n'en fait pas pour autant une substance, seulement l'ombre portée sur un site énonciatif par des indicateurs dans l'énoncé.
- 21 On tient donc bien inséparablement deux médiations – et c'est remarquable : une première qui interdit le recours à un concept qui vaudrait pour tout *je*, et une seconde qui empêche d'attribuer à *je* le sens d'individualités isolables.
- 22 Ni au-delà, ni en-deçà du langage, la réalité du sujet est tout entière suspendue à son énonciation. Le sujet vient à naître, cas-limite de son instanciation, dans la découpe sémantique de son procès : « et le pronom *je*, d'élément d'un paradigme, est transmué en une désignation unique et produit, chaque fois une personne nouvelle » (Benveniste, 1974 : 68). Conséquence, (d)étonnante peut-être, qu'on propose d'en tirer, mais qui trouve aussi une justification dans la définition inaugurale même de la subjectivité comme « l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble » (Benveniste, 1966 : 260) : l'inscription de la subjectivité dans le langage correspond à une commutation des plans du transcendant et du linguistique.
- 23 Le sujet transcendantal est devenu ni plus ni moins que le locuteur, repère de la connaissance et de l'expérience à la fois. C'était peut-être aussi au fond l'idéal de Descartes quand, avant le coup de force de l'*ego* pensant, il donnait le sujet comme l'être temporaire d'une pure fonction énonciative : « Il faut tenir pour constant cette proposition: *je suis, j'existe*, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce [...] mais pour combien de temps? » (Descartes, 1640 : II, 36)
- 24 Enfin, et c'est la dernière portée de la démarche benvenistienne que je mentionnerai, le sujet de l'énonciation s'invente dans le jeu serré de la double articulation du langage humain en langue et discours, ce qui veut dire dans le champ d'exercice de « deux modes distincts de signifiante, [...] le mode SEMIOTIQUE d'une part, le mode sémantique de l'autre » qui « doit être reconnu comme séparé » (Benveniste, 1974 : 63-65).
- 25 Est-ce parce que la parole du sujet peut nous être donnée avec l'évidence d'une « inclusion du parlant dans son discours » (Benveniste, 1974 : 99) et l'énonciation comme un « mécanisme total et constant » (Benveniste, 1974 : 80) ou la « conversion du langage en discours » (Benveniste, 1966 : 254) ? Toujours est-il qu'on n'a peut-être pas suffisamment pris garde à la ténacité avec laquelle Benveniste démarque et creuse la

séparation des deux ordres, sémiotique et sémantique, qui gouvernent l'énonciation du sujet, tout en annonçant l'exigence de nouvelles refontes – le « domaine sémantique [...] reconnu comme séparé [...] aura besoin d'un appareil nouveau de concepts et de définitions » (1974, 65) – qui biaisent avec l'assertion fictive initiale, beaucoup plus que seulement l'hypothèse, d'une *autre linguistique* : « Une autre linguistique pourrait s'établir sur les termes de ce trinôme : langue, culture, personnalité » (1966 : 16).

- 26 Il en ressort que la subjectivité projetée par l'énonciation est partition originaire. Au départ est la discontinuité des voix sémiotiques et sémantiques, également nécessaires pourtant, pour que le *je* puisse s'énoncer. Pour être humain, le sujet parlant ne jaillit pas d'une langue qui lui est déjà donnée. Car s'il en était ainsi, qu'il fût immergé dans une langue insécable, le sujet serait sans histoire. Naturellement confondu avec le tout de la langue, il n'aurait rien à dire. Soulignons donc cette division : c'est parce qu'il y a une brisure constitutive de la signifiante du langage qu'il ne suffit pas de connaître ou de parler, mais qu'il faut se reconnaître parlant pour s'éprouver sujet, comme un autre.
- 27 Ainsi dans la thèse énonciative, il n'y aurait pas sujet s'il n'y avait pas de différences entre le monde du signe et celui du discours. La tension entre les deux n'est pas un accident qu'il faudrait dépasser. C'est à la lettre une nécessité d'énoncer qui, en tant que telle, ne peut s'accomplir que dans le temps de l'énonciation : un temps qui en reprend-modifie-articule de multiples autres et qui, pour cela, on le sait, s'oppose à tout apparaître univoque qui retrouverait l'idéalité-fiction d'une même notion ou d'une même intuition.
- 28 La discordance des temporalités est donc impliquée dans la projection de la subjectivité dans ce discours qui est aussi, indissolublement, celui de l'autre en elle. Toutefois ces temporalités nous sont aussi présentées, sous l'effet de leur institution énonciative, comme totalement coïncidentes : « quelque chose de singulier, de très simple et d'infiniment important se produit qui accomplit ce qui semblait logiquement impossible : la temporalité qui est mienne quand elle ordonne mon discours est d'emblée acceptée comme sienne par mon interlocuteur. Mon 'aujourd'hui' se convertit en son 'aujourd'hui' [...] quand il parlera [...] je convertirai [...] sa temporalité en la mienne » (Benveniste, 1974 : 76). Par un coup de force proprement inouï, l'énonciation réalise devant / avec nous ce qui 'semblait logiquement impossible'.
- 29 On ne peut mieux dire que l'« énonciation en même temps qu'un domaine théorique est le champ d'un rêve [...] ce fil d'Ariane qui met sur la piste du nombre d'or [...] » (Dahlet, 1996 : 115) : l'imaginaire du temps retrouvé de la parfaite ressemblance, celle d'un sujet qui coïnciderait avec « l'instance de discours qui le décrit » (Benveniste, 1966 : 262), identique à lui-même comme à l'image que les autres se font de lui.

3. Une langue-discours, un monde d'énonciation

- 30 Qu'advient-il alors de l'arbitraire du signe ? Ce devenir repose en profondeur, me semble-t-il, sur ce que je me suis risqué à appeler une *globalisation discursive* de la langue-objet de Benveniste et que j'ai pu décrire comme l'articulation d'un mouvement d'autocomposition discursive de la langue en trois étapes majeures : le soutènement discursif de la langue, sa fusion discursive et enfin l'apparition d'un « monde de l'énonciation » (Dahlet, 2006 : 146-151).
- 31 La première étape correspond à une remarquable inversion du cheminement méthodologique. Retournant la projection de la langue en discours, c'est le discours qui

est projeté en langue, comme garantie de son existence et de la consistance de ses descriptions. J'y ai vu un effet transversal de l'énoncé *princeps* qui fait de l'« usage de la langue » un « critère nécessaire et suffisant » de « tout ce qui relève du sémiotique » (1974 : 222-223), estimant qu'il n'était pas inconsideré d'entendre là l'évocation d'une substitution au principe différentiel unique de l'étude sémiotique, du principe énonciatif, estimé intégrant, de l'étude sémantique. Mais bien d'autres indices argumentent ce soutènement : le glissement terminologique qui accepte *mot*, unité classique du discours, pour *signe* (Benveniste, 1966 : 123) ou encore la leçon que tire Benveniste de son analyse des *délocutifs*, en posant que « [c]e n'est pas le caractère le moins instructif de cette classe de nous montrer un signe de la langue dérivant d'une locution de discours, et non d'un autre signe de la langue » (1966 : 285).

- 32 La deuxième étape de cette involution énonciative de la langue passe par l'introduction du concept de *métamorphisme* que Benveniste définit comme le « processus de transformation de certaines classes en d'autres » (1974 : 161), dans lequel il voit « peut-être le travail le plus singulier de la langue » (*ibid.* : 160). De la même manière que l'*appareil formel de l'énonciation* affecte en permanence la langue par son mécanisme, celle-ci devient à son tour « en elle-même le lieu d'un travail incessant qui agit sur l'appareil formel » (1974 : 160).
- 33 Mais cet *appareil*, c'est maintenant celui de la langue en personne, oserais-je dire, auto-engendrée par la sédimentation d'une durée de discours et d'un flux de dires au sein de la langue, « activité métamorphique » qui constitue un « répertoire vaste, toujours ouvert de composés [...] aptes à devenir dénominations scientifiques ou épithètes poétiques » (Benveniste, 1974 : 162).
- 34 Cette langue en activité reçoit de Benveniste un nom qui refait l'objet : « discours continu » (1974 : 48) ou « langue-discours » (1974 : 229). Alors que Benveniste pose répétitivement à la suite de Saussure que le « langage est forme, non substance » (1974 : 31), c'est la substance du discours et de son jeu qui paraît invitée, à ce stade, à informer le langage.
- 35 Englobée dans la substance de son discours, la langue devient cette langue qui parle et qui émeut – « la langue énonce » (1974 : 226), « D'où vient alors que la langue ait fait ce choix singulier » (1974 : 49) –, sous l'impulsion du signe et de l'énonciation entrelacés dans ses profondeurs.
- 36 Sous l'éclairage de cette incarnation énonciative, on serait tenté de faire retour sur l'irradiant « au fondement de tout, il y a le pouvoir signifiant de la langue » (1974 : 229), pour y voir un cadre conceptuel qui conserverait dans ses fondations la trace d'une langue vive de son énergie discursive.
- 37 Le troisième moment du mouvement de globalisation discursive de la langue que l'on peut identifier chez Benveniste consacre l'effcience inédite des deux premiers. C'est l'émergence d'un nouveau monde : le « monde de l'énonciation » (1974 : 64), monde unique qui subsume les deux univers de la langue et du discours, et duquel le signe doit en définitive apprendre tout ce qu'il peut dire, sachant qu'« on n'a jamais trop de toutes les déterminations pour définir un signe » (1974 : 239).
- 38 L'unité du *monde de l'énonciation*, par la convocation d'une théorie de déterminations neuves, reconfigure à la fois le temps et l'espace physiques. Il n'y a plus rien en dehors d'eux, « la temporalité [...] est produite en réalité dans et par l'énonciation » assure Benveniste (1974 : 83), sinon le vide abyssal d'un réseau de signes, captifs du réel du

langage. Le monde environnant s'est retiré. Le temps et l'espace ne sont plus que l'une des composantes d'un temps et d'un espace autonomisés par l'économie toute entière signifiante de la *langue* qui *énonce* en son monde : la « langue crée donc des formes, des schèmes de formation : elle crée des objets linguistiques qui sont introduits dans le circuit de la communication » (1974 : 101).

- 39 Abolissant la dissension de la conscience et de la réalité par l'aménagement de son propre monde, le langage accueille comme le jeu l'*irréalisation* constitutive de l'être humain, essence ultime de sa réalité. Mais à la différence du jeu immuable dans ses règles, il peut à travers l'irréalité de ses déformations énonciatives et de l'auto-réfection de la langue lancer le sujet dans la symbolique d'une communication pacifiée avec l'être de l'autre, dont par rétroaction du sémiotique dans le sémantique le « pronom » devient le « signe indéniable » (1974 : 68) et d'une invention permanente de son être, voire à une explication du principe même de la vie.
- 40 C'est bien ce principe que travaille Benveniste quand, constatant que l'expression de l'« éternité » articule les notions de *longue durée* et de *jeunesse*, il montre qu'elle procède d'une « représentation humaine et quasi-physique: la force qui anime l'être et le fait vivre [...] car la force de vie, impliquant recreation incessante du principe qui la nourrit, suggère à la pensée l'image la plus instante de ce qui se maintient sans fin dans la fraîcheur du toujours neuf » (1937 : 111), formulation *étrangement* prophétique de la définition de ces « individus linguistiques » qui « désignent à neuf » dans l'« instance du terme » qui les profère, inclus trente ans plus tard dans l'*appareil formel*.
- 41 À relire Benveniste, j'ai envie d'ajouter que, irriguée par la nostalgie de l'objet perdu, cette union de soi et du monde avant que l'on devienne parlant, l'originalité foncière de sa théorie tient à ce qu'elle décrit comme personne le processus de séparation linguistique de soi et du monde qu'elle constitue, en le posant comme auto-référence, et qu'elle devient en même temps le moyen essentiel de recouvrer le sentiment de cette plénitude en nous rapportant à un monde intégralement d'énonciation.
- 42 Quand le monde n'est plus organisé que par et dans l'énonciation, il n'y a plus de dissociation entre faits et valeurs. C'est le réel tout nu de l'énonciation qui se montre, désormais conçue comme processus de séparation / (ré)union, parce qu'elle fonde la coïncidence parfaite du monde, comme principe de réalité, et du monde, comme création de langage, en faisant du premier une production / reconnaissance autonome du second, libérée de la tension suscitée par le hiatus, mais pas oublieuse sans doute pour autant du plaisir de la sensation de la coïncidence originaire.
- 43 Ce passage enchanté à un *monde, œuvre d'énonciation*, se fait chez Benveniste sans jamais taire l'expérimentation des brisures du langage : le risque de « non compréhension » (1974 : 37) auquel elles exposent et l'éblouissement devant la possibilité brûlante d'une « autre qualité de signification qui naîtrait de cette rupture » (*ibid.*). Pour prévenir le risque du malentendu, Benveniste se prend alors à attendre de l'énonciation cette « synchronisation des mots et des choses, que par ailleurs il pourfend, mais qui peut incorporer à l'imaginaire le bonheur de la ressemblance sans faille » (Dahlet, 2006 : 151).
- 44 L'une des manifestations les plus symptomatiques de cette dialectique est l'affirmation de Benveniste, rappelée à l'instant, que les termes de l'énonciation « désignent à neuf », faisant ainsi de l'énonciation, alors même que par ailleurs elle est tenue pour foncièrement dialogique et impliquée dans un interdiscours généralisé, dont les univers se répondent, s'empruntent et s'empreignent, un système en mesure de produire un

monde comme s'il était à chaque fois originaire, « imaginativement élaboré et investi avec la qualité de ce qui est à jamais premier » (Winnicott, 1975 : 140).

- 45 Dans ces conditions je dirais que cet imaginaire de l'énonciation est probablement aussi une manière de réparer le vide entre les deux linguistiques en le dépassant dans l'imaginaire du locuteur. Si l'expression *sujet de l'énonciation* est totalement absente des textes de Benveniste, c'est parce que la théorie du sujet ne faisait peut-être pas partie de ses objectifs, comme le met en lumière Claudine Normand (1986 : 201), mais peut-être aussi parce que c'est le désir qui impulse sa parole : « Tout ce qui anime, ce dont parle toute énonciation, c'est le désir » (Lacan, 1973 : 129).
- 46 Il n'y a pas de démarcation explicite du *sujet de l'énonciation* chez Benveniste parce qu'il est ce sujet du désir, dont l'objet est précisément ce qui fait défaut quand le désir passe à l'énonciation, ou quand le dire du locuteur se reprend dans celui du linguiste.
- 47 À la fois signes et indices, les marques de l'énonciation désignent l'indispensable interaction du sémantique et du sémiotique, tout en interdisant de les confondre dans le projet de cette troisième linguistique appelée par Benveniste. C'est qu'il n'y a pas de métalangage pour cela, seulement l'expérience, sensible et totale, du langage, comme avant le langage, qui donne le sentiment d'exister et de dominer le monde, parce qu'il le crée à notre mesure, comme un feuilletage de significations et des poussées de correspondances mises en discours, pour vivre après, l'espace du langage comme un espace potentiellement non entamé par la disparition du référent.
- 48 C'est comme un moment singulier, à la fois résolu et hésitant, parce que si dur à dire, que se présente ainsi, me semble-t-il, la formulation de la médiation énonciative de la subjectivité : un balancement entre la nécessité de « mondes différents » de la langue à intégrer (Benveniste, 1974 : 79) et l'appréhension de cette différence à apaiser.
- 49 En ce sens, le songe de celui qui explicite par et à travers le langage (et non par des algorithmes) le foisonnement énonciatif du langage, ne se ramènera jamais, sauf peut-être justement désillusion, à n'être que théorie.
- 50 En ce sens aussi, la (non) théorisation du rapport entre langage et subjectivité a le grand intérêt de dévoiler les points aveugles et les contradictions de l'ontologie occidentale. Sous cet angle, à la solution transcendantale de Kant qui protège la permanence de la conscience en la maintenant hors d'atteinte des éclats du langage, répond en miroir l'option énonciative de Benveniste, qui accorde le sujet à ce nouveau *monde de l'énonciation*, hors d'atteinte des fissures du réel. De part et d'autre, on attend toujours plus ou moins obscurément du « je » qu'il localise une accroche ontologique.
- 51 Mais en établissant la brisure de la langue et du discours au principe de la subjectivité, la perspective énonciative affirme aussi que l'homme est humain dans cette différence et engage à concevoir que l'hétérogénéité tout autant que la convergence sont constitutives de la communication. Ce qui veut aussi bien dire *a contrario* que notre subjectivité de langage ne peut pas à proprement parler se constituer de la langue seule ou d'une seule langue.
- 52 Si pour l'homme est possible quelque chose comme un *ethos* et une communauté, c'est seulement parce qu'il se trouve projeté dans le langage sans le support d'aucune voix ani / voie en amont ou en aval. C'est parce que l'expérience du langage le conduit à se risquer, sans la moindre grammaire, dans ce vide et cette aphonie.
- 53 Telle est pour moi, au fil de l'analyse du texte benvenistien et de quelques autres, la grande leçon qu'on peut tirer de l'insoluble discontinuité qu'il délivre de la division entre

langue(s) et discours, et de l'inquiète jubilation qui nous en revient : ne pas s'évertuer à localiser les bornes du langage à l'extérieur du langage et à consacrer l'incontestable autorité sémantique et morale de ses bornes, mais les reconnaître, et avec elle la condition constitutive de notre arrachement comme sujet(s), dans l'épreuve unique du langage et la transparente opacité de son autoréférence.

- 54 S'il y a une transcendance, elle n'est ni au-delà, ni en deçà du discours, mais dans cette ou ces langues qui me parle(nt) quand je les transforme en discours.
- 55 La langue n'est jamais parlée que quand elle l'est, en discours. Et dans cette perspective, s'il y a une transcendance, elle n'est pas non plus subjective, mais ni plus ni moins linguistique. Le transcendantal, s'il existe, correspond à du linguistique, ou plus exactement, et c'est fondamental dans tous les sens du terme, à cette scission entre langue et discours qui définit le sujet humain, et comme humain, par le *je* qu'il doit dire pour parler.
- 56 Le rêve n'est pas absent de ce devenir tout langagier de la transcendance : rêve d'un « monde de l'énonciation », archidélimité par Benveniste (1974 : 239), ou d'une *lexis* généreuse de déformations énonciatives chez Culioli, qui en subsumant la béance du hiatus entre les mots et les choses, prévoient tout l'imprévisible du sens, autant pour les signes que pour les sujets en signes.
- 57 À cet égard, toute pensée, toute construction réflexive en sciences du langage (ou didactique des langues), pourrait être appréhendée non pas seulement en fonction de sa manière d'articuler, ou de ne pas articuler, la relation entre le langage, le sujet et la réalité, mais suivant sa façon de questionner le problème des limites du langage et par suite la question du fonctionnement du langage aux limites de lui-même et de la structure de la langue qui en fait l'expérience. Loin de marquer une limite du langage, l'altérité est précisément ce que le langage doit présupposer pour signifier et signifier singulièrement pour identifier.
- 58 En ce sens, il n'y aurait rien qui désignerait mieux l'objet et la propriété du langage que son irréductible pouvoir à présupposer l'indicible et l'altérité pour signifier. Car cette altérité n'est pas quelque chose d'ineffable, mais de superlativement dicible : elle est le langage en acte et l'acte du langage, ce qu'il rend du sujet singulièrement et superlativement dicible, dans la brisure de la langue et du discours. Entre des combles et des abîmes : « le sujet de l'énonciation [...] peut se manifester et multiplier les significations n'importe où, là où on l'attendrait le moins, ce que pressentait, je crois, Benveniste quand il distinguait le sémantique du sémiotique, mais sans accepter toutes les conséquences de cette inquiétante découverte. » (Normand, 2001 : 29)

BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE, É., 1937, « Expression indo-européenne de l'« éternité » », *BSL*, XXXVIII, fasc. I, p. 103-112.
- BENVENISTE, É., 1966, *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard, Paris.

- BENVENISTE, É., 1974, *Problèmes de linguistique générale II*, Gallimard, Paris.
- DAHLET, P., 1996, « Benveniste et l'effusion énonciative de la langue », *Sémiotiques*, 10, Nouvelles problématiques de l'énonciation, Paris, Didier Erudition-CNRS-INALF, p. 99-121.
- DAHLET, P., 1997, « Une théorie, un songe : les énonciations de Benveniste », *LINX*, n° spécial *Actes du colloque de Cerisy « Emile Benveniste vingt ans après »*, Université Paris X/Centre de Recherches Linguistiques, p. 195-209.
- DAHLET, P., 2005, « Dialogização enunciativa e paisagens do sujeito », in B. Brait (éd.) *Bakhtin, dialogismo e construção do sentido*, Editora da Universidade de Campinas, (Brésil), p. 59-87 (réed.)
- DAHLET, P., 2006, « Deux narrations de l'arbitrarité : les sujets parlants de Bally et de Benveniste », in J.-L. Chiss (éd.) *Charles Bally (1865-1947). Historicité des débats linguistiques et didactiques. Stylistique, énonciation, crise du français*, Peeters, Louvain-Paris, p. 135-154.
- DESCARTES, R., 1640, *Méditations*, Paris, Larousse, 1994.
- LACAN, J., 1973, *Séminaire XI*, Paris, Seuil.
- NORMAND, C., 1985, « Le sujet dans la langue », *Langages*, 77, Le sujet entre langue et parole(s), Larousse, Paris, p. 7-19.
- NORMAND, C., 1986, « Les termes de l'énonciation chez Benveniste », *Histoire, Epistémologie, Langage*, tome 8, fasc. II, Société d'Histoire et d'Epistémologie des Sciences du Langage / Université de Paris VII, p. 191-206.
- NORMAND, C., (éd.), 1990, *La quadrature du sens*, Paris, PUF.
- NORMAND, C., 1989, « Constitution de la sémiologie chez Benveniste », *Histoire, Epistémologie, Langage*, tome 11, fasc. II, Société d'Histoire et d'Epistémologie des Sciences du Langage / Université de Paris VII, p.141-168.
- NORMAND, C., 2001. « Linguistique et/ou psychanalyse: de leurs relation si elle existe » dans C. NORMAND et M. ARRIVÉ (eds.), 2001, *Linguistique et psychanalyse*, Colloque international de Cerisy-LaSalle. Paris, Press Éditions, p. 17-29.
- NORMAND, C., 2010, *Petite grammaire du quotidien, Paradoxe de la langue ordinaire*, Hermann, Psychanalyse, Paris.
- WINNCOTT, D., 1975, *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard.

RÉSUMÉS

Loin de marquer une limite du langage en confrontant à leurs alter(c)ations réciproques l'humain et le système, l'énonciation, telle que la pense Benveniste, est précisément ce que le langage doit présupposer comme battements pour signifier, et signifier comme (im)pulsions pour identifier. D'où les si troublantes circumductions de la théorie benvenistienne de l'énonciation, comme la langue, toujours refaites sur elles-même par l'introjection du sujet passionnel dans le sujet performant ou les recouvrements du sémiotique par le sémantique, que l'on explorera ici. En référence aux sidérantes lectures « au ras des textes » arpentées par Claudine Normand, on pointera alors l'entrelacement du rêve dans l'extrême rationalisation benvenistienne de l'énonciation, rêve tremblé d'une sourde théurgie du langage qui en fait la seule transcendance, sans pour autant que son sujet cesse de se voir exister avant et après son incarnation toute discursive.

INDEX

Mots-clés : sujet, énonciation, signifiance, tremblements, transcendance.

AUTEUR

PATRICK DAHLET

Université Fédérale du Minas Gerais (UFMG) Brésil